



VIOLENCE DANS LES COUPLES D'ADOS **MON CŒUR** **ME BAT**

**L'amour n'a pas d'âge,
la violence conjugale
non plus. Insultes, chantage
ou paires de claques :
des comportements
agressifs s'installent parfois
dans la vie amoureuse
dès l'école secondaire.
Petits couples,
grands dangers ?**

«Je viens d'un milieu très doré, précise d'emblée cette jeune femme. J'avais 15-16 ans. On sortait beaucoup, dans des boîtes où le champagne et l'alcool coulent à flots. J'ai rencontré Briec, un garçon très gentil et fragile avec qui je suis sortie pendant deux ans. Il était extrême en tout: dans l'alcool, dans l'amour, dans la haine. Il m'aimait en grand et me détestait en grand. Il me harcelait, appelait cinquante fois par nuit sur le téléphone de mes parents. C'était typique du mec violent: il m'attrapait les poignets et me tenait par la nuque. En soirée, je regardais mes pieds, de peur de croiser le regard d'un autre mec, pour éviter les crises de jalousie. Il y a eu de la violence physique, des bagarres. Je me défendais. Pour moi, les cris, les pleurs, les coups faisaient partie de la passion – une sorte d'idéal romantique adolescent. J'avais l'impression de vivre quelque chose de beaucoup plus excitant que ces petits couples qui se donnaient des bisous avant le cours de maths. Briec avait toujours la même façon de me récupérer, en me mettant sur un piédestal et en dédramatisant ce qu'il avait fait. Lui se ne voyait pas du tout comme un salaud qui bat sa femme. Moi non plus, d'ailleurs. Le jour où il m'a trompée et a fini par me quitter, j'étais littéralement effondrée.»

Les histoires comme celles-là se racontent a posteriori. Quand il est trop tard, qu'on a le nez cassé ou le cœur blessé à jamais. Sur le coup, beaucoup de victimes tolèrent les dérapages, minimisent les faits («Il ne m'a pas vraiment frappée»), excusent («Elle était saouïe», «Il est nerveux en ce moment»), ou voient dans la jalousie et la domination une preuve d'amour. On espère des lendemains qui chantent («Il va changer»), et on tente de préserver celui qui nous fait tant de bien et tant de mal à la fois. Alors, on se tait. Et on en dit le moins possible aux parents.

VIOLENCE DANS LES COUPLES D'ADOS

La violence amoureuse chez les ados et les jeunes adultes est pourtant une réalité.

Selon l'étude commanditée il y a quelques années par la Communauté française*, 91% des jeunes de 12 à 21 ans ayant eu une relation amoureuse déclarent avoir déjà été victime d'une forme de violence (psychologique, physique, sexuelle...) de la part de leur partenaire. Précision: on parle surtout ici d'insultes, de surveillance du GSM, de contrôle des fréquentations ou de la tenue vestimentaire, de chantage, de dévalorisation... Ces cas sont beaucoup plus fréquents que les coups et les agressions sexuelles. Une autre étude, plus large et plus récente, menée auprès d'adultes par l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes*, montre que plus on est jeune, plus on est violent: sur les 14,9% de femmes qui disent avoir subi au minimum un acte de violence de la part de leur partenaire ou ex-partenaire au cours des douze derniers mois, la catégorie la plus jeune, celle des 18-24 ans, est clairement surreprésentée.

Les auteurs de l'étude de la Communauté française soulignent par ailleurs «un phénomène encore relativement peu analysé, à savoir le recours à des comportements agressifs de la part des jeunes filles de 15 à 17 ans, dans des proportions assez proches de celles des garçons». Plus inquiétante encore est leur conclusion: «La principale leçon à retenir de cette étude est sans doute que les jeunes sont, somme toute, peu choqués par la violence, sauf dans des cas extrêmes.»

Irène Zeilinger, directrice de l'asbl Garance, qui organise des stages d'autodéfense et de prévention des violences conjugales pour les ados, le constate: «Les filles ont du mal à penser que le garçon qu'elles aiment puisse vouloir leur nuire. Nous travaillons sur la reconnaissance et la compréhension de nos limites personnelles: où sont-elles et dans quelles situations sont-elles transgressées? C'est très important de faire cela avec les filles, car notre éducation fait encore de nous des "jeunes filles bien rangées": on nous a appris à faire passer les intérêts des autres avant les nôtres. Du coup, on accepte des comportements pour que l'autre se sente bien.»

L'égalité et le respect hommes-femmes ne seraient-ils pas plus grands aujourd'hui qu'hier? «Il y a, en effet, un discours égalitaire sur les filles fortes, autonomes, sûres d'elles, répond Irène Zeilinger, mais qui ne se retrouve pas dans la réalité des couples. Les jeunes ont au contraire des idées très traditionnelles sur le rôle de chacun.»

Florence Ronveaux coordonne les actions de prévention au Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE) à Liège. Son constat: «On assiste à un retour de l'ordre moral et à un recul de la mixité. C'est très contraignant et culpabilisant pour les filles. En même temps, elles sont complices de cela, en étant parfois même plus sévères que les garçons.» Un exemple vécu dans les classes? «La culpabilisation systématique des victimes, dans le style "c'est normal qu'elle se fasse violer si elle porte une minijupe". Les garçons le pensent, mais ils n'ont même pas besoin de se salir la bouche car ils savent que les filles vont le dire avant. Rien que l'utilisation de l'expression "se faire violer" suppose déjà en soi une participation ou une responsabilité. "Être violée", c'est différent.»

Autre démonstration. Fin août à Liège, Alicia Damoiseau, une jeune fille de 16 ans, rencontre Samuel, un garçon de 19 ans. Ils passent la nuit ensemble. Alicia ne revient pas. On la retrouve morte, dans l'immeuble où vit Samuel. Ses amis, terrassés par la nouvelle, montent un groupe de soutien sur Facebook. Mais en quelques heures, la page est infestée de propos «anti-Alicia»: la jeune fille était casée avec un autre, c'est donc une «pute», qui a mérité ce qui lui est arrivé. Aux larmes de douleur s'ajoutent des larmes de rage.

Parfois, les victimes elles-mêmes n'ont aucune conscience des limites, constate une médiatrice scolaire dans un quartier difficile de Bruxelles. «J'ai plusieurs élèves d'origine africaine qui ont été attirées dans des caves par leur petit ami qui les a "offertes" à ses copains. Elles n'ont pas résisté. Elles ont accepté de passer entre les mains de tous pour en garder un. L'une d'elles est d'ailleurs toujours avec ce copain qui a organisé la tournante.»

La médiatrice ne tarit pas d'exemples effroyables de cette violence, subie parfois sans aucune conscience de la gravité des faits. «Je vois des jeunes filles musulmanes qui acceptent exclusivement d'avoir des relations anales pour soi-disant rester vierges, une élève mariée de force dont le mari lui interdit de présenter ses examens de passage, une fille mineure violée par son mari avec l'aide de la mère et du frère, des filles séquestrées pour qu'elles n'aillent pas à l'école... Dans tous ces simulacres de mariage, les femmes finissent par être maltraitées. Mais leur famille est redevable à celle du mari, qui a payé plus pour le mariage. Alors on ferme les yeux. Ces jeunes filles finissent par perdre leur fierté, et par tout accepter.»

Les contours de la violence ont certainement des aspects différents selon les milieux et les cultures, mais toutes les études le confirment: aucun groupe social n'est totalement épargné. Florence Ronveaux constate qu'il y a «un discours plus politiquement correct chez les élèves des écoles "favorisées". Le sexisme et les violences y sont dès lors plus larvés, plus insidieux.»

Aux adolescents qui se posent des questions, on peut conseiller le quiz «Teste ton couple»(www.ifeelgood.be). Florence Ronveaux recommande d'être attentif aux premiers signaux d'alarme: jalousie excessive qui est de l'ordre du contrôle (des vêtements, des horaires, des fréquentations, du GSM...), critiques (de l'entourage, des opinions, des vêtements...) et crises (colère, chantage affectif, menaces de suicide...). En cas de problème, les plannings familiaux restent des interlocuteurs privilégiés.

Chez Garance, on insiste sur le rôle des parents, qui ne sont pas là pour jouer les gendarmes, mais pour aider les ados à trouver leurs propres limites. «De nombreuses filles, par exemple, ne voient pas de problème à fouiller le GSM de leur copain car elles acceptent qu'il en fasse de même. Les notions d'intimité et de respect évoluent. Comme parent, il faut se garder de dire "de mon temps, ce n'était pas comme ça". Il faudrait au contraire donner les outils pour plus d'autonomie.» Pour un futur conjugal «peace and love».

CÉLINE GAUTIER

* Études: «Amour et violence chez les jeunes», disponible sur www.faitsetgestes.cfwb.be, et «Les Expériences des femmes et des hommes en matière de violence psychologique, physique et sexuelle», disponible sur igvm-iefh.belgium.be.

— Garance asbl, 02 216 61 16. www.garance.be

— Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE), 04 223 45 67 (24h/24). www.cvfe.be

— Le 25 novembre, Journée internationale contre la violence faite aux femmes.